

Chute libre

La Haine

Bernard Perron

Volume 14, Number 3, Fall 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/888ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Perron, B. (1995). Review of [Chute libre / *La Haine*]. *Ciné-Bulles*, 14(3), 10–11.

Chute libre

par Bernard Perron

«**M. Levieux:** Vous dites aussi que la violence n'est pas un acte simple...

«**Mathieu Kassovitz:** (...) *Le flic est contre le système policier. J'essaie d'expliquer pourquoi il y a des flics tellement fatigués que, le soir, ils pètent les plombs et tirent une balle sur un mec. Des médecins passent dix ans à étudier et on donne des armes tout de suite aux flics. On devrait les prendre beaucoup plus en considération. On a besoin d'une police éduquée parce que les jeunes, eux, le sont. Sinon, ils auraient déjà tué tout le monde. Ils en ont les moyens et qu'est-ce qui les retient, à part la morale?*»
(*L'Humanité*, 29 mai 1995)

«*Les mecs qui s'occupent de leurs oignons sont des trous du cul. Si c'est parce que tu n'es pas juif que tu ne peux pas être touché par la Shoah, si c'est parce que tu n'es pas Noir que tu ne peux pas être touché par le racisme en Afrique du Sud, je ne sais pas ce que tu fous... OK, va gagner ton blé et travaille à la bourse. De toute façon, **la Haine**, ce n'est pas un film sur les banlieues, c'est un film sur les bavures policières qui concerne tout le monde. Malheureusement, il se trouve que ça concerne davantage les Noirs et les Arabes et que les Noirs et les Arabes vivent plus souvent en banlieue.*»
(Mathieu Kassovitz, *Studio - Cannes 1995*)

Les cinéphiles d'ici connaissent peut-être Mathieu Kassovitz en tant qu'acteur. On l'a découvert en pauvre niais attachant au côté de Jean-Louis Trintignant dans **Regarde les hommes tomber** de Jacques Audiard (1994). Son interprétation lui a d'ailleurs valu le César du «Meilleur jeune espoir masculin». Mais Kassovitz n'est pas allé chercher sa statuette. Bien que son jeu d'acteur ait été prisé, c'est la réalisation qui intéresse en premier lieu ce fils de cinéaste et de monteuse. En 1991, son second court métrage, **Cauchemar blanc**, lui avait valu le prix Perspectives à Cannes. Deux ans plus tard, **Métisse** son premier long métrage, dans lequel il tenait également l'un des rôles principaux, était salué par la critique comme un film «ni vide ni prétentieux», une œuvre libre et surprenante. Cependant, ce film passa plutôt inaperçu en France et ne fut pas vu ici. Ce ne sera certainement pas le cas de **la Haine**. Avec un prix de la mise en scène très mérité, les aspirations de Kassovitz ont été comblées. À 27 ans, le jeune acteur, scénariste et réalisateur a des choses à dire et il sait comment les exprimer. Le cinéma français trouve en lui une relève plus que prometteuse. S'il fallait chercher une comparaison pour situer **la Haine**, il ne faudrait pas tant penser au **Mean Streets** de Martin Scorsese (1973) — le film-culte de Kassovitz — qu'au **Boyz'n the Hood** de John Singleton (1991). On y trouve le même climat de violence et de révolte ainsi qu'une mise en scène tout aussi explosive. De la sorte, c'est bien en tant que réalisateur que l'on reconnaîtra et retiendra bientôt le nom de Kassovitz.

«C'est l'histoire d'un mec qui tombe d'un immeuble de 50 étages... À chaque étage, au fur et à mesure de sa chute, le mec n'arrête pas de se répéter: jusqu'ici tout va bien, jusqu'ici tout va bien, jusqu'ici tout va bien. Tout ça pour dire que l'important, c'est pas la chute, c'est l'atterrissage.» Cette petite histoire prendrait un sens plus virulent si le pauvre type était remplacé par une société en chute libre. Le discours serait alors plus social. C'est précisément ce que voudra affirmer **la Haine**.

Comme il arrive si souvent de nos jours pour des films qui traitent de sujets d'actualité, le réel a rattrapé la fiction. La veille de la présentation de **la Haine** à Cannes, un adolescent était roué de coups en banlieue de Paris par des «agents de la paix» et reposait dans un état critique (quelques jours plus tard, à Montréal cette fois, un jeune latino était abattu par un agent de la CUM dans des circonstances nébuleuses). En conférence de presse, Kassovitz rappelait que c'est précisément une bavure policière semblable qui était à l'origine de son film, dont l'action est aussi située en plein cœur d'une cité HLM où est entassée une population immigrée et désœuvrée. Dans la même foulée, le jeune réalisateur y allait de diverses dénonciations contre le racisme et l'abus de pouvoir des policiers.

Jusqu'où peut mener la haine des jeunes contre les multiples injustices commises par le système policier? Que peut-il survenir lorsque ces jeunes, d'ores et déjà habités par la colère, se retrouvent avec une arme à la main? **La Haine** nous propose une telle réflexion à travers le quotidien ordinaire de trois amis: Vinz le juif haineux qui, devant son miroir, imite Robert de Niro en train de jouer avec son revolver dans **Taxi Driver** (Vincent Cassel), Saïd l'arabe magouilleur et cabotin (Saïd Taghmaoui) et Hubert le noir pacifiste (Hubert Kondé, qui a aussi joué dans **Métisse**). Ce quotidien est toutefois perturbé par une nuit d'émeute en réaction aux jours incertains d'Abdel, un adolescent blessé par un policier durant un interrogatoire, et par la perte d'un revolver par un policier au cours du soulèvement populaire. Le fameux «Smith & Weston 44 chromé» a été retrouvé par Vinz qui est bien déterminé à abattre un policier si Abdel meurt. Malgré eux, Hubert et Saïd doivent aussi négocier avec la nouvelle arme de leur camarade.

L'histoire de **la Haine** se déroule à l'intérieur de 24 heures. Il n'y a pas de suspense en soi, seulement une tension qui se contracte de plus en plus, spécialement au cours d'une longue sortie à Paris. La présentation, au début de plusieurs séquences, de l'heure exacte de la journée accentue le rythme et suggère l'existence d'un quelconque décompte ou d'une chute fatale. D'une brouille avec un petit truand à la raclée d'un skinhead (que la foule cannoise a applaudi vivement!), de l'interrogatoire policier violent que subissent Hubert et Saïd à une engueulade dans un vernissage branché, chaque nouvelle situation amène un risque de détonation encore plus grand. L'atterrissage final reste prévisible, bien qu'il s'y produise un renversement désarmant.

Kassovitz a ancré son film dans la réalité bétonnée des banlieues. Le recours au rap (utilisé aussi dans **Métisse**, véhicule de la révolte d'une jeunesse frustrée) pour la musique et au verlan (argot quasiment incompréhensible mais, comme notre joul, combien musical) pour les dialogues redouble la différence spécifique de ces cités en marge d'une société qui «préfère fermer les yeux». En outre, durant les mois de répétition et les semaines de tournage, le réalisateur a habité avec ses trois comédiens dans la cité où il filmait. Les jeunes de l'endroit figurent dans le film, dont certains dans des uniformes de policiers. L'atmosphère du lieu et le jeu des acteurs principaux (dont un seul a réellement vécu dans une cité) sont d'un naturel déconcertant. La relation entre les trois personnages repose ainsi sur une sincérité véritable. Ils ont certes des tempéraments différents et des perceptions contraires du monde et de leur propre condition, mais on comprend rapidement que leur réalité de la rue est surtout faite d'une amitié très solide. Ce qui donne lieu à des moments drôles, comme celui où Vinz coupe les cheveux à Saïd et que le résultat ressemble à une «coupe punk à la new-yorkaise».

La Haine commence par des images télévisées en noir et blanc de l'émeute, et se poursuit en noir et blanc. Kassovitz a fait consciemment ce choix esthétique afin de «rappeler aux spectateurs qu'ils ne regardent pas un film comique ou un truc sympa».

Le passage à la fiction ne provoque aucune rupture, car la façon de traiter les événements demeure la même. Il est toujours question d'une approche voisine de celle du reportage et du cinéma direct, à preuve cette scène où la caméra-épaule observe la cohue créée par une arrivée subite des flics à travers un groupe de jeunes qui se dispersent en un rien de temps. En fait, la caméra bouge continuellement autour ou avec les personnages. Cette circularité permet par exemple à Vinz de prendre la place d'Hubert qui tapait dans un sac de sable, une permutation de rôles très sagace. Kassovitz utilise également à fort bon escient la fameuse technique d'Hitchcock dans le premier plan des trois amis à Paris. Sur une terrasse, il combine un travelling arrière à un zoom avant afin de visualiser que ces derniers basculent dans un environnement qui n'est pas le leur. Sans relâche, les mouvements de caméra dynamisent l'action.

Contrairement à **Métisse**, **la Haine** est un film engagé, donc très polémique. «C'est un film contre les flics, écrit Kassovitz dans le dossier de presse, et je voulais qu'il soit compris comme tel.» Un critique français a ironiquement désigné **la Haine** d'**anti-L.627** (le film de Bertrand Tavernier sur la police). Le message est si clair et si incisif que les gendarmes formant la haie d'honneur ont tourné le dos à l'équipe du film en marque de réprobation à la sortie de la projection officielle. ■



La Haine

35 mm / n. et b. / 95 min /
1995 / fict. / France

Réal. et scén.: Mathieu Kassovitz

Image: Pierre Aim

Son et Mus.: Vincent Tulli

Mont.: Mathieu Kassovitz et Scott Stevenson

Prod.: Christophe Rossignon - Les Productions Lazennec

Int.: Vincent Cassel, Saïd Taghmaoui, Hubert Kondé

Vinz le juif haineux (Vincent Cassel), Saïd l'arabe magouilleur (Saïd Taghmaoui) et Hubert le noir pacifiste (Hubert Kondé)